

## **La numérisation, un outil bien pratique, mais seulement un outil**

Aujourd'hui, il est difficilement concevable pour un centre d'archives ou une bibliothèque, de ne pas numériser une partie de ses fonds. Quelque soit la taille de l'institution, la numérisation est un puissant moyen de mettre en valeur, aux quatre coins du monde, des documents uniques, rares et précieux d'un fonds ou d'une collection. Cette numérisation a un autre avantage, celui de permettre une sauvegarde supplémentaire et la possibilité à plusieurs personnes de consulter un document unique en même temps. Là-dessus tout le monde est d'accord. Mais, les avantages de la numérisation sont tellement évidents qu'il y a autour du procédé un véritable éblouissement, qui en cache même les limites. Après un bref aperçu historique des précédents moyens de sauvegarde, nous voulons nous demander pourquoi cet outil, ce procédé technique, aussi performant soit-il, fascine autant? Et puis, une fois les documents numérisés, nous aimerions nous demander de quelles manières, le contenu reproduit est plus accessible au monde entier? Enfin, nous nous demanderons quel type de savoir les bibliothèques virtuelles que nous élaborons aujourd'hui nous réservent?

## **Le souvenir de la microforme**

N'en déplaise aux inconditionnels du numérique, mais pour le moment, l'imprimé demeure encore un excellent support pour conserver de la connaissance. La numérisation de masse, telle qu'elle est pratiquée par de grands projets publics (*Open Content Alliance; Europeana, Open library*) ou privé : comme Google, ne vaut pour l'heure, en terme de pérennité et de souveraineté, guère mieux que la microforme des années 60. Cependant, il nous faut remarquer que nous entendons les mêmes arguments d'il y a 40 ans. La sauvegarde par microforme était sensée durer éternellement, les fiches et les bobines pouvant être reproduites indéfiniment allaient permettre d'être proposées à plusieurs lecteurs en même temps... Et comme on le sait, tellement persuadés que les documents originaux ne se conserveraient pas longtemps, sitôt microformés, ils ont été

détruits afin de gagner de la place. On rappelle en passant que les microformes qui étaient sensées sauvegarder des imprimés de soi-disant très mauvaise qualité (Les documents imprimés durant le siècle noir de l'imprimé 1830-1950) ont toutefois beaucoup moins bien résisté au temps que les supports originaux! 30 ans plus tard, les microformes se sont révélées illisibles, ce qui fait que nous avons perdu de nombreux documents. Cet exemple est célèbre et particulièrement récent et pourtant, si l'on se fie aux politiques de conservation des bibliothèques une génération plus tard, largement ignoré!

### **La numérisation de substitution ou souvenirs de mauvaises expériences**

Dans le courant des années 80, comme dans les années passées, les bibliothèques assuraient toujours avoir besoin d'espace. On le croit, car aujourd'hui encore. Alors, après l'engouement envers la microforme dans les années 60 et la prise de conscience de ses limites quelques années plus tard, les professionnels découvrent la technologie de la numérisation au début des années 90. Malgré la récente et triste expérience du précédent moyen de sauvegarde, l'engouement est encore plus fort qu'envers la microforme. Il est vrai que la technique digitale est plus prometteuse, le document numérisé est facilement «reproductible», donc plus facilement accessible au monde. Mais, s'il ne nécessite pas de grosse machine comme un lecteur de microforme, il faut tout de même avoir un ordinateur et un accès internet, ce qui est loin d'être le cas pour l'ensemble de la population de la planète. Toutefois, les ingénieurs en informatique ne tarissent pas d'éloges à propos du procédé numérique, aucune critique n'est entendu ni le moindre bémol accepté. Le miracle technologique était enfin arrivé... Au diable l'imprimé et les problèmes d'espace qui l'accompagnent! Pour se faire une idée de cet engouement, il n'y a qu'à regarder les politiques de conservations de journaux et périodiques menées par des bibliothèques publiques américaines dans les années 90.<sup>1</sup> De grandes institutions bibliothécaires ont numérisées des kilomètres linaires de journaux et périodiques, pour ensuite détruire les exemplaires papiers. Les arguments étaient simples, mais ils faisaient

---

<sup>1</sup> Darnton Robert, *L'Apologie du livre, Demain, Hier, Aujourd'hui*; Gallimard, NRF Essais, traduction de l'anglais par Jean François Sené, Paris, 2011. À plusieurs reprises, R. Darnton analyse dans son livre les politiques de conservations menées par les grands responsables des bibliothèques, il fait référence aux travaux de Nicholson Baker, le fondateur de *American Newspaper Repository* et à son texte *Double Fold*, à propos de la destruction des périodiques par les professionnels des bibliothèques.

mouche : les institutions manquaient d'espace et ces documents, d'après l'avis de soi-disant experts, n'étaient pas de bonne qualité et ne seraient sans doute plus lisibles dans un siècle ou deux... Bien que ce procédé paraisse déconcertant à tous les archivistes et bibliothécaires qui s'intéressent un moindre peu à l'histoire de leur profession, il offrait une réelle solution pour libérer de l'espace. Sauf que, malgré les certitudes des informaticiens, de nombreux disques durs ne sont plus lisibles aujourd'hui et une fois encore, une partie du savoir est disparu. On peut dire que certains trous dans les bibliothèques ont coûté cher! Plus particulièrement aux États-Unis où cette politique aura été un véritable désastre. Par exemple, aujourd'hui, il est impossible de trouver une collection complète du *World*, le journal de Pulitzer dans une seule et même bibliothèque publique américaine, alors qu'un million de personnes lisaient ce quotidien aux États-Unis à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Heureusement que des libraires américains ont pris les devants pour en conserver des séries. Et même si les exemplaires atteignent des prix vertigineux et que cela choque des personnes de la fonction publique, l'important est que les collections existent et soient réellement protégées par ces amoureux du livre. Car, il n'est pas rare d'entendre des cadres de bibliothèques publiques critiquer ouvertement les libraires de livres anciens, leur reprochant de vendre à des prix exorbitants certains ouvrages, avec pour argument principal que le prix limite l'accès du document au plus grand nombre... Certes l'accès à ces livres est de fait limité et réservé, mais heureusement que ces libraires étaient là pour conserver au moins un exemplaire de certains documents, car la fiabilité de certains dirigeants de bibliothèque et de centres d'archives, en Amérique plus particulièrement, n'a jamais été aussi douteuse que depuis l'arrivée des nouveaux supports de conservation tels que le microfilm et le numérique. Nous aussi, au Québec, nous avons eu recours à ce procédé, à moindre échelle certes et plus particulièrement pour des archives, alors, voyons ce qu'en dit l'archiviste, M. Lessard :

«Devant la multiplication rapide des projets de numérisation, les Archives nationales du Québec émettent un avis concernant la numérisation à tous les ministères et organismes gouvernementaux assujettis à la Loi sur les archives. Cet avis, valide pour trois ans, autorise l'élimination des documents originaux destinés à la conservation permanente dans le cas de documents textuels uniquement et si la numérisation est accompagnée de la

production d'un microfilm de reproduction, la raison étant qu'on ne peut actuellement garantir la pérennité et l'intégrité de l'information, notamment en ce qui a trait aux composantes logicielles et aux formats des images numériques. Cette position a depuis été révisée.»<sup>2</sup>

Les livres, comme les archives, ne se conservent pas si on ne les conserve pas! Certains documents d'archives, journaux et livres récents sont à jamais disparus, non pas par manque de moyens, mais par simple négligence ou aveuglement enfantin devant la nouveauté. Et aujourd'hui, un autre problème existe sans qu'il soit réellement posé avec l'ampleur que cela demanderait, il s'agit de la création de document digital qui, bien que très pratique pour le travail quotidien, ne sont et ne seront jamais imprimés, alors que nous connaissons la fragilité des supports numériques.

## **La course à la numérisation**

Le fait qu'un document puisse être consulté des 4 coins de la planète par de multiples personnes donne cette mystérieuse et rassurante impression que celui-ci existera toujours. Sauf que, du désir de voir un document reproductible et impérissable, nous en sommes passés à la quasi certitude. Comme vous pouvez le voir, le portail des bibliothèques nationales comme celui des ministères de la culture diffusent en ligne des informations stratégiques pour les bibliothèques numériques, des guides de bonnes pratiques de numérisations et des conseils sont destinés aux professionnels pour réussir la numérisation des collections. Aucun effort n'est négligé, lorsque des intérêts financiers sont en jeu. La question au sujet de cet engouement démesuré pour cet outil est d'autant plus pertinente, que le processus de numérisation n'est pas sans failles. Pour devenir véritablement crédible, un média a besoin d'une sérénité technologique, d'une souveraineté. Dans le cas du numérique, les batailles de formats et des outils de lecture semblent ralentir l'émergence de ce fameux marché sur lequel les industriels sont si pressés de se positionner. Les points faibles de ce moyen technique sont connus : manque de pérennité des disques durs, nécessité de transférer continuellement les contenus d'un

---

<sup>2</sup> Lessard, René, *Les archives publiques au Québec : La difficile construction d'une mémoire collective*, Archives, VOLUME 36, NUMÉRO 2, 2004-2005, p. 173-198.

disque vers un autre, perte de partie de fichier lors des transferts, problèmes de formats et tout cela en supposant que le document original a été numérisé convenablement (c'est-à-dire qu'il est complet) et en souhaitant qu'il est bien indexé à la base... Tous ces problèmes, les erreurs, les oublis, les pertes qui ne sont pas anecdotiques sont identifiés, documentés par et pour les professionnels. Dans son rapport à la Commission européenne pour la société d'information et des médias, Viviane Reding dit que : «La préservation des contenus numériques doit faire partie de toute politique de numérisation pour que les projets soient durables et économiquement viables». <sup>3</sup> L'avenir nous le dira, mais vu les politiques économiques et culturelles qui sont menées par bons nombres de gouvernements occidentaux, permettez-moi d'être inquiet. Pourtant, comment ne pas y croire, lorsqu'en quelques clics, nous avons chaque jour la confirmation que notre désir est immédiatement exaucé? Or, de ce que l'on peut voir depuis l'initiative de Google en 2004, c'est que, sous couvert de démocratisation du savoir, ce n'est pas une œuvre de charité pour la gloire de la recherche! Dès que Google a commencé la numérisation, de nombreuses institutions bibliothécaires ont emboîté le pas, car le projet s'est aussitôt placé dans une perspective commerciale. Dans son livre, *Quand Google défie l'Europe*<sup>4</sup>, Jean-Noël Jeanneney est le 1<sup>er</sup> à témoigner aussi de la dimension politique d'un tel phénomène, et il met en garde. Son analyse militante, mais lucide, mène un combat simplement culturel et citoyen contre, ce qu'il appelle « la dissolution du savoir en poudre » et il propose à nous professionnels, de ne pas se laisser éblouir par l'accumulation d'informations dont est capable la technologie, mais de lutter pour maintenir une «Présentation ordonnée des connaissances numérisées» et ensuite pour une : «Gestion éditoriale des connaissances numériques ». <sup>5</sup> Ce qui, pour l'heure, est loin d'être le cas, parce que ce travail, propre au rôle du bibliothécaire et de l'archiviste, est long, méticuleux et ne rapporte pas suffisamment pour les enjeux commerciaux qui sont

---

<sup>3</sup> Reding, Viviane Membre de la Commission européenne pour la société d'information et des médias. « *Le contenu culturel numérique en Europe : les défis conjoints de la numérisation, de l'accès et de la préservation* ». Ce rapport est disponible sur le site <http://www.minervaeurope.org/events/reding050621.pdf> Consulté le 3 avril 2012)

<sup>4</sup> Jeanneney, Jean Noël, *Quand Google défie l'Europe : plaidoyer pour un sursaut*, aux Éditions des Mille et une nuits, collection *Essai*, Paris, 2005.

<sup>5</sup> Ibid. p.42

lancés. La sauvegarde du patrimoine pour le diffuser massivement est soi-disant l'apport culturel de la numérisation, mais, à travers une bibliothèque numérique, c'est le regard que chaque peuple porte sur sa propre culture qui entre en jeu. Le patrimoine numérisé devient alors un miroir culturel. Constituer une bibliothèque virtuelle, certes, mais pas n'importe laquelle, et pas n'importe comment. Oublions le fait que tous les livres déjà existants, en plus de ceux qui arrivent, puissent être numérisés. Aucune institution, publique ou privée ne peut couvrir l'ensemble des documents imprimés de la planète, parce que la production de livres neufs, en plus de ceux déjà existants, est trop importante pour qu'il soit possible de tout numériser. Et je ne parle pas des documents des réserves de livres rares des bibliothèques et libraires spécialisés ou ceux des collectionneurs. Et comme nous demeurons dans le fantasme de l'exhaustivité, un seul document manquant remet en question l'ensemble du projet... Il faut aussi signaler que même s'il restait un infime pourcentage de documents qui échapperaient à la numérisation pour x raisons, le chercheur qui se fierait aux seuls livres proposés sur la toile, passerait à côté d'un grand nombre de sources de connaissances. Et même s'il manquait un seul ouvrage, qui sait si celui-ci ne serait pas du plus grand intérêt? Un chercheur peu scrupuleux négligerait cette possibilité, mais toute personne qui voue sa vie à la connaissance, bien que lucide sur une impossible exhaustivité, il a besoin d'avoir le sentiment d'avoir bien couvert son domaine de recherche. Un chercheur doit pouvoir consulter différentes éditions originales pour une véritable étude, car comme l'explique brillamment R. Darnton dans son livre, *L'Apologie du livre*<sup>6</sup>, l'instabilité des textes des débuts de l'imprimerie perdure au moins jusqu'à la fin du XIXe siècle.

## **L'organisation de la mémoire**

Les grandes entreprises de numérisation posent donc ces questions relatives à la construction de la mémoire virtuelle. Cette dimension de la mémoire est d'abord un problème de choix. La sélection des œuvres choisies, l'ordre de sélection et le traitement

---

<sup>6</sup> Darnton Robert, *L'Apologie du livre, Demain, Hier, Aujourd'hui*; Gallimard, NRF Essais, traduction de l'anglais par Jean François Sené, Paris, 2011. Chap. 3, *Le paysage de l'information et l'instabilité des textes*, p. 71-107

d'indexation qui suit engagent un certain type de rapport à la mémoire et au savoir. Même si, comme on le sait, les œuvres littéraires, par exemple, transcendent ce paradoxe du particulier et de l'universel, en se plaçant d'un côté plutôt qu'un autre du globe, le rapport à la mémoire collective n'est pas le même. C'est en grande partie sur ce point que se fonde la différence des cultures, «La géographie fait l'histoire» comme le disait Montesquieu. Un choix d'œuvres implique donc une sélection et engage la construction d'une identité culturelle. De plus, les critères d'importances varient à chaque époque, en même temps que les méthodes de recherche et la question de la priorité se posent inéluctablement. Il s'agit donc là véritablement d'un enjeu politique auquel sont confrontées les entreprises de numérisation. Comment organiser une bibliothèque virtuelle, car il s'agit bien de mettre en forme des connaissances et cette responsabilité est fondamentale. La mémoire constitue le ferment de l'identité culturelle. On sait que la meilleure manière d'aliéner un peuple, c'est de lui effacer ou de lui brouiller sa mémoire. C'est la raison pour laquelle nous devons être particulièrement vigilants lorsqu'il s'agit d'organiser, «d'organiser les informations du monde», comme le proclame (sans le faire) le site de Google Books. La numérisation en elle-même n'est pas une fin, il doit s'y ajouter un travail supplémentaire de médiation pour faciliter une réelle transmission de la connaissance. Et surtout ne pas croire que la recherche par mot clé, grâce aux algorithmes, aussi performants soient-ils pour trouver des informations, ne suffiront à retrouver une trace de savoir. Pour répondre à cette exigence, il nous faut rappeler inlassablement que la connaissance doit se construire d'abord selon des considérations globales, des raisonnements d'ensemble, des visions synthétiques, plutôt que par des énumérations encyclopédiques. Contrairement à ce qui se fait, la technologie informatique devrait nous permettre de réunir des textes susceptibles de regroupements thématiques ou historiques, non pas tant seulement à partir de leurs similitudes sémantiques, mais par leur appartenance à des disciplines disjointes. L'informatique par sa puissance de traitement doit permettre de retrouver des épistémês sous-jacentes, de se livrer dans l'épaisseur des documents à un type de recherche non pas classiquement historique, mais archéologique. La question du comment organiser la mémoire pourrait être précédée par, comment voulons-nous apprendre? Car, l'ordonnancement d'une bibliothèque virtuelle, comme d'une bibliothèque physique d'ailleurs, pose d'abord la

question du rapport au savoir. Sommes-nous guidés par une véritable curiosité intellectuelle, ou voulons-nous simplement devenir des *Bouvard et Pécuchet* de la connaissance ? Si nous suivons la soi-disant organisation de Google, nous avons de bonnes chances de devenir l'incarnation du roman de Flaubert, qui met à jour les échecs successifs de ses deux héros, mettant en œuvre les connaissances livresques accumulées au mépris d'une réflexion sur l'enchaînement du savoir et de sa transmission.

A partir du moment où doit être prise en compte la mutation de l'imprimé à l'électronique, le rapport au document se trouve bouleversé, comme peut-être les conditions de possibilité du savoir. Un même texte n'est plus le même lorsqu'il change de support et d'inscription, car la manière de lire de même que le contexte dans lequel se déroule la lecture influence et modifie le sens du texte. De même que le changement est encore plus profond dans la transformation de la relation entre le fragment et la totalité. Avec un texte à l'écran, par le mot clé, nous allons directement au paragraphe dont nous avons supposément besoin pour notre recherche. Avec un livre imprimé, il y a d'abord une prise en considération du tout, forme, touché, lecture furtive, de la couverture, de quelques pages et un «vagabondage» plus ou moins long et plus ou moins conscient qui peut se révéler extrêmement enrichissant! Essayez seulement de lire un livre à l'écran dont vous avez souvent besoin de consulter des cartes... Avec le numérique, le texte n'est pas classé ni hiérarchisé, au contraire, le texte est décontextualisé, juxtaposé, indéfiniment recomposable. On peut le disséquer ou l'allonger et oublier que ce fragment fait partie d'une œuvre. Dans la culture de l'imprimé, c'est exactement le contraire, un extrait est toujours d'une totalité reconnaissable, le fragment fait partie d'un tout et ses différentes interprétations en dépendent. C'est précisément là que nous passons de la notion de connaissance à celle d'information et que la notion d'auteur nécessite une remise en question profonde. Pour l'heure, les entreprises privées de numérisation exploitent tout ceci particulièrement bien. Alors, comment comprendre la confiance presque aveugle qui est accordée, de la part de certains professionnels des sciences de l'information, envers un support si peu fiable pour une conservation à long terme et qui implique une relation particulièrement douteuse à la connaissance? Si les conservateurs des bibliothèques et les archivistes étaient dans l'histoire souvent considérés comme des gens trop frileux face aux changements, nous pouvons remarquer que l'arrivée de la



technologie Internet a favorisé un changement radical d'attitude de ces mêmes professionnels. D'ailleurs, beaucoup d'agents ont même profité du phénomène pour changer le titre de leur profession. Appelés communément archivistes, conservateurs ou bibliothécaires, les anciens gardiens de la connaissance sont devenus des spécialistes de l'information. Phénomène qui nécessite l'attention, car avec la numérisation, l'agent ne conserve ni n'organise plus des savoirs ou de la connaissance, mais justement des informations. On peut souhaiter que ces spécialistes de l'information, après avoir accepté le changement technologique, décident maintenant de porter un regard philosophique sur leur profession?

### **Qu'est-ce qui cloche?**

Le projet Google Books avance, pas aussi rapidement que prévu, mais tout de même. Et pourtant, il est encore critiquable pour plusieurs raisons. (Les autres projets : Bibliothèque Numérique Mondiale; Canadiana, Europeana; Gallica; Internet Archives; Projet Gutenberg; Réseau francophone numérique), demeurent pour le moment négligeables en terme de volume. Au sujet de Google Books, on a souvent évoqué une hégémonie de la langue anglaise, qui influencerait le choix des documents numérisés. Mais je ne pense pas que ce soit là, la raison primordiale à sa disqualification. Selon nous, ce qui est le plus problématique est l'absence d'un véritable classement des œuvres numérisées. Le critère retenu par Google Books pour la classification des œuvres est leur popularité. Dans cette perspective, nous sommes à l'opposé de l'esprit de la recherche. Il suffit pour illustrer le problème de prendre un exemple trivial, mais parlant, en imaginant deux auteurs homonymes. M. Bourassa est auteur de littérature mineure, encore inconnu du grand public, mais avec des idées et un style avant-gardiste et porteur d'avenir. Un autre M. Bourassa écrit des best-sellers, convenus, avec un fort horizon d'attente, donc de qualité médiocre du point de vue littéraire. Google et son algorithme privilégie systématiquement l'auteur des best-sellers, car il est le plus connu. Évidemment, cela se fait au détriment de l'autre M. Bourassa au génie ignoré. Simplement parce que cette logique de popularité s'inscrit dans la logique de marché. Si Google Books est en lien avec de grandes librairies internationales, il est certain que le succès de l'écrivillon,

auteur de best-seller, a des répercussions sur l'économie de Google. C'est cette relation de la culture au marché qui pose problème et qui est dangereuse pour notre culture. Le marché avale tout et s'il est plus que jamais nécessaire de rappeler que la culture n'est pas une marchandise, notre quotidien nous prouve sans répit le contraire. Google, comme d'autres grandes entreprises, envisage de numériser plusieurs versions de chaque livre à mesure que les ouvrages paraissent, mais quel ordre va-t-il être décidé? Le non-spécialiste sera tributaire de l'édition qui sera rendue la plus accessible par la firme responsable du programme de numérisation. Au lieu de pouvoir se référer à un bibliothécaire, le lecteur aura le résultat de l'algorithme du moteur de recherche. Si c'est une entreprise commerciale, on peut être assuré que l'algorithme tiendra davantage compte des recommandations d'un informaticien ou d'un publiciste plutôt que de celles d'un bibliographe. D'ailleurs chez Google, il y a des agents informaticiens et des publicistes en grand nombre, mais pas de bibliographe ni critique littéraire... Que ce soit la Bibliothèque nationale de France, la bibliothèque d'Harvard, la British Library, la Bodian Library, etc., il faut rappeler que toutes ces institutions se sont constituées et enrichies avec de l'argent public, malgré les changements de régime. On parle toujours de ces institutions comme des merveilles, non pas seulement parce qu'elles conservent des documents uniques et inestimables, mais parce qu'elles sont aussi à la pointe de la recherche, malgré des moyens souvent limités. Peut-être qu'à l'avenir, les bibliothèques seront le lieu de rencontre des «victimes» de la fracture numérique, comme le dit l'ancien directeur de l'EBSI, Jean-Michel Salaün qui se demande sur son blogue, à quoi sert aujourd'hui une bibliothèque physique :

«Dans une société où les connaissances circulent de plus en plus vite, cette force tranquille a un avantage. Média le plus ancien, c'est aussi celui où l'on peut s'abstraire du cycle trop rapide des médias modernes qui tend à écraser les informations par leur renouvellement et à perdre l'attention du lecteur dans une surabondance.»(<http://blogs.iutlaroche.univ-nantes.fr/olivier-ertzscheid/2011/10/31/a-quoi-sert-une-bibliotheque/> Site consulté le 9 mars 2012)

Même si des erreurs sont commises de temps à autre par les professionnels qui s'en occupent, les centres d'archives et les bibliothèques, malgré des fréquentations en

baisses, n'ont peut-être jamais autant été vus comme des institutions de recherche d'avant-garde qu'aujourd'hui. Or, à ce que je sache, aucune entreprise commerciale ne peut se targuer de répondre à des publics aussi divers avec autant de succès, ni dans la durée, ni dans la capacité de s'adapter aux divers changements, tant moraux que technologiques?

## **Le décloisonnement des disciplines**

D'après Geoffrey Numberg, dans son article consacré à la question, *The chronicle of higher Education* (août 2009)<sup>7</sup>, ce qui ressort des premières années de numérisation de masse, c'est les multiples erreurs de datation, de classification, d'oublis de pages. Ces erreurs ne sont pas très importantes pour le marché de l'information, car nous sommes là, dans la culture du profit. Et pour ceux qui consultent que les documents les plus performants, la hiérarchisation des informations est plus importante que leur datation. Et si un document est incomplet, un autre peut faire l'affaire. Cette culture du statistique alliée au profit (Qui n'a plus rien à voir avec la recherche) s'est si bien généralisée et si bien associée aux progrès technologiques, qu'elle a acquis certaines lettres de noblesse au point de réussir à faire croire au plus grand nombre que l'importance d'un document dépend de sa position sur les résultats de recherche ou du nombre de citations! Les mouvements de masse sont toujours dangereux et leur vérité souvent douteuse. Pourtant, en moins de 20 ans, l'économie de la technologie a réussi à faire croire, en diffusant de la poudre d'informations, que le savoir était à la portée de tous. Rappelons que la mémoire virtuelle que constitue de fait une bibliothèque numérique doit garder de la mémoire humaine ce qui fait son trait spécifique, c'est-à-dire la sélection : « Il s'agit moins de rêver à une exhaustivité, toujours utopique, que d'aspirer à la plus riche, la plus intelligente, la mieux organisée, la plus accessible des sélections possible »<sup>8</sup>, écrit Jeanneney. Ce qui est intéressant dans une bibliothèque numérique sélectionnée, c'est

---

7 Numberg, Geoffrey, *The chronicle of higher Education* (<http://people.ischool.berkeley.edu/~nunberg/> site consulté le 12 mai 2012)

8 Jeanneney, Jean Noël, *Quand Google défie l'Europe : plaidoyer pour un sursaut*, aux Éditions des Mille et une nuits, collection *Essai*, Paris, 2005. P. 88

précisément le décloisonnement des disciplines qu'elle permet. Alors, puisqu'il est facile de passer d'un domaine à l'autre, d'une discipline à une autre, le jeu de l'interdisciplinarité s'impose. Enfin! Ai-je envie d'ajouter avec ceux qui rêvaient depuis longtemps de remettre en question le logocentrisme! Mais décloisonnement ne veut pas dire fourre-tout avec pour seul moyen de s'y retrouver la recherche par mot clé! Sur ce point, il est intéressant de voir ce qu'écrit Yannick Maignien, le responsable de la politique scientifique de numérisation à la BnF :

«La bibliothèque numérique contemporaine doit permettre cette archéologie du savoir chère à Foucault. En décloisonnant les disciplines, qui sont principes de contrôle de la production du discours. Car, la numérisation sont des « machines » à structurer le savoir, comme l'ont été le codex, les rouleaux d'Alexandrie, ou les entrées alphabétiques de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert.»<sup>9</sup>

Or, avec l'appât rapide du gain, les possibilités mêmes de cette nouvelle technologie sont tuées dans l'œuf. Au lieu, que des budgets soient alloués à des groupes de recherche pour penser l'ordre des discours, c'est-à-dire tisser les liens entre les disciplines, établir des ponts entre les concepts «propres» aux sciences humaines avec les concepts des sciences dures, les bibliothèques nationales (publiques) tentent vainement de rivaliser avec des multinationales dont le seul but est d'augmenter leurs bénéfices. Ce qui donne pour résultat, cette course à l'exhaustivité par l'accumulation irréfléchie de textes non organisés, sans lien ni pont réalisés de manière savante, mais régis par des algorithmes programmés avec la seule idée de gains financiers. Mais, qui peut croire qu'une entreprise privée conserverait le savoir public gratuitement? Acquérir du contenu, pour le commercialiser, tel est le programme de Google Editor, qui depuis 2009 avec sa librairie numérique payante, Google Edition, exploite les ressources accumulées depuis 2004 dans Google Books. L'information est devenue l'or noir de ce début de XXIe siècle. Les livres et les archives sont des valeurs marchandes et leur conservation pour la postérité par le biais de la numérisation est un trompe-l'œil, car elle est bien secondaire. La numérisation telle que la pratique Google procède du simple stockage d'informations

---

<sup>9</sup> Yannick Maignien, La Bibliothèque de Michel Foucault  
[http://archivesic.ccsd.cnrs.fr/docs/00/06/24/41/PDF/sic\\_00001131.pdf](http://archivesic.ccsd.cnrs.fr/docs/00/06/24/41/PDF/sic_00001131.pdf) (site consulté le 22 mai 2012)

en vue d'être vendue, c'est la raison pour laquelle des pans entiers de savoirs sont disqualifiés. Parce que l'accumulation d'informations, sans synthèse ni analyse, néglige purement et simplement la transformation de ces informations en connaissances. Et nous, conservateurs, archivistes ou bibliothécaires, nous en sommes les premiers responsables.

Christian Lacombe  
Directeur de *Collections Lacombe Inc.*